

■ Un mois dans l'Amérique d'Obama | 6/6

Tarot, pétrole et Tabasco

► Où il est question de "nègres à vendre" et d'un revolver belge, d'une gare à deux entrées, du Vieux Carré et d'un vieux Confédéré, d'eau de Cologne et de BP.



La Nouvelle-Orléans, capitale du jazz, a perdu un tiers de sa population après le passage de l'ouragan Katrina. Son "Vieux Carré" attire à nouveau les touristes du monde entier.

Carnet de route Philippe Paquet

Natchez, Mississippi, 23 juillet

Au débouché de la célèbre Natchez Trace, la piste indienne qui reliait Nashville au Mississippi, Natchez est un ancien poste français. C'est aussi un joyau injustement méconnu de l'architecture antérieure à la guerre de Sécession ("antebellum" comme on aime dire ici), un musée à ciel ouvert de la civilisation des grandes plantations dont portent témoignage de somptueuses résidences telles que Melrose, Rosalie, Magnolia House ou, plus extraordinaire encore, Longwood, dont l'achèvement fut interrompu par la guerre civile. Natchez avait le plus grand marché aux esclaves du Mississippi et "The Forks of the Road" en perpétue le

souvenir. Une simple plaque rappelle que des milliers d'esclaves changèrent de mains ici même. Une plaque qui en remplace une autre, celle où l'on pouvait lire jadis à en croire le récit d'un voyageur : "Negroes for sale" ("Nègres à vendre").

Natchitoches, Louisiane, 24 juillet

Natchitoches (prononcez "Natchitoché") passe pour être le cœur de la Louisiane francophone. Dans le centre historique, où les façades dans le style de La Nouvelle-Orléans avec leurs balcons en fer forgé ont fière allure, on a mis un point d'honneur à traduire en français les noms de rues et parfois le menu des restaurants. Le Fort St-Jean-Baptiste avait été construit, rappelle-t-on, pour

stopper l'expansion espagnole et, alliés des Français, les Indiens Natchitoches donnèrent leur nom à la future ville, la plus ancienne de la Grande Louisiane rachetée à Napoléon. Tout dégage, ou doit dégaier, une impression de douce harmonie, de mixité culturelle, de mélange racial. Des générations d'esclaves qu'on mit au travail dans les plantations environnantes, on se borne à dire qu'ils contribuèrent à la prodigieuse diversité qui a façonné une identité sans pareille, "a unique blend of cultures including French, Spanish, African, American Indian, and Creole". En périphérie de la ville, hors du circuit touristique, la vieille gare ferroviaire, aujourd'hui désaffectée, rappelle que le métissage, la fusion culturelle, la joyeuse cohabitation ne

furent pas toujours à l'ordre du jour. Le bâtiment avait deux entrées : l'une monumentale, au centre ; l'autre, toute simple, sur le côté. Deux entrées pour deux couloirs de peau.

Avery Island, Louisiane, 25 juillet

Au sud de New Iberia, sur Avery Island, à proximité de Vermilion Bay où l'on a pu craindre qu'il y ait bientôt plus de pétrole que d'eau de mer, tourne à plein régime l'usine où l'on produit un des rares symboles de la gastronomie américaine capable de rivaliser en notoriété avec le ketchup Heinz ou Coca-Cola : le Tabasco. La société McIlhenny, qui fabrique la petite merveille qui pimente l'existence depuis 1868, est toujours une entreprise familiale et, s'entend-on

répéter en visitant son quartier général, toute la production est affaire d'amour, "a labor of love". Les épices originales à la base de la recette secrète furent importées d'Amérique centrale par le fondateur, Edmund McIlhenny, qui forgea également le nom de la sauce à partir d'un mot à consonance latino-américaine qui ne veut rien dire, mais sonne visiblement bien puisqu'il sort à présent plus de 700 000 bouteilles de Tabasco de l'usine par jour. Il y a comme un parfum de miracle dans cette incroyable réussite : on dit que McIlhenny utilisa au départ des bouteilles d'eau de Cologne usagées pour vendre sa sauce.

Baton Rouge, Louisiane, 26 juillet

"Baton Rouge était vêtue de fleurs, comme une jeune épouse - non plus que cela ; comme une serre. Car désormais nous étions dans le Sud absolu - pas d'atténuation, pas de compromis, pas de demi-mesure", écrit Mark Twain à propos du chef-lieu de la Louisiane, qui se flatte de posséder deux capitales. L'ancien a des airs de forteresse du Moyen-Âge en carton-pâte. "Sir Walter Scott est probablement responsable de l'immeuble du capitol ; car il n'est pas imaginable que ce petit château factice eût jamais été construit si cet auteur n'avait pas rendu les gens fous, deux générations plus tôt, avec ses romans médiévaux", poursuit Twain. Il faut croire que les gens sont restés aussi fous qu'opposés aux demi-mesures à Baton Rouge : quand le gouverneur Huey Pierce Long décida d'élever un nouveau capitol, une tour de vingt-sept étages, en pleine Grande Dépression, on le prit pour un cinglé. Le pauvre trouva, cependant, plus fou que lui en la personne du Dr Weiss qui l'assassina (avec un revolver de fabrication belge), un jour de septembre 1935, dans l'enceinte de ce même capitol qu'il avait fait construire. On assure qu'agonisant, il implora Dieu de le laisser vivre parce qu'il avait "encore tant de choses à faire". Ce n'était pas une forfanterie. Huey Long, qui prétendait faire de "tout homme un roi" par une politique de redistribution des richesses, avait marqué de son empreinte la Louisiane, où il avait fait construire des écoles et des routes. Et on le disait résolu à disputer à Roosevelt l'investiture du Parti démocrate pour la présidentielle de 1936.

La Nouvelle-Orléans, Louisiane, 28 juillet

Sur le parvis de la cathédrale Saint-Louis, dans le "Vieux Carré" de La Nouvelle-Orléans, on découvre une activité moins endiablée que celle qui enfievre le célèbre "French Quarter" à l'époque du Mardi Gras, mais qui n'en présente

Avec le soutien du Fonds pour le journalisme en Communauté française, Philippe Paquet a parcouru en juillet l'Amérique d'Obama. Onze mille kilomètres à travers quinze Etats, de Seattle à Atlanta, du Nord-Ouest au Sud-Est, des villes les plus connues aux patelins les plus isolés. Une plongée dans la diversité d'un continent à la veille d'élections législatives cruciales pour le président américain à mi-mandat. A la veille également de l'exposition "L'Amérique, c'est aussi notre histoire !" qui s'ouvre à Bruxelles le 15 octobre, et dont "La Libre Belgique" est partenaire.



détresse causée par Katrina. Il fallait bien cela pour consoler la capitale du jazz et de l'écrevisse qui a perdu un tiers de sa population après l'ouragan et qui redoute, après la marée noire, une aggravation de la pauvreté et de la criminalité, plaies traditionnelles de La Nouvelle-Orléans. Comme si, au tarot, c'était toujours l'atout XIII qui sortait : la Mort...

L'Audubon Aquarium of the Americas, qui porte le nom du génial explorateur, ornithologue et dessinateur animalier d'origine française John James (ou Jean-Jacques...) Audubon (lire son "Journal du Missouri" dans la Petite Bibliothèque Payot), est le dernier endroit où l'on s'attendrait à parler politique. C'est pourtant le cas devant le clou du complexe, le grand bassin où est présentée la faune du golfe du Mexique. Cela ne s'invente pas : celui-ci est parrainé par les géants de l'exploitation pétrolière en tête desquels... BP. Plus que les vedettes du bassin - des requins, des raies et une tortue marine baptisée Roi Midas -, ce sont les logos de BP, Shell, Exxon ou Chevron qui sont désormais photographiés par des visiteurs goguenards. Ils se gaussent volontiers de la prétention affichée de ces multinationales à protéger l'exceptionnelle richesse du milieu marin.

Biloxi, Mississippi, 29 juillet

En bordure du golfe du Mexique, près de Biloxi dans l'Etat du Mississippi, Beauvoir ("Beautiful view", explique-t-on aux visiteurs) n'est pas une résidence de planteur comme les autres. C'est ici que Jefferson Davis, l'unique président des Etats confédérés d'Amérique pendant la guerre de Sécession, vint finir ses jours. La résidence, particulièrement exposée face à l'océan, avait résisté à des dizaines d'ouragans en un siècle et demi d'existence, jusqu'à ce que Katrina dévaste la propriété en août 2005 ; les vents emportèrent la toiture du logis principal, puis le raz-de-marée endommagea les peintures et les boiseries, détruisit le mobilier et la vaisselle (il ne reste rien des précieuses porcelaines), emporta au large, lors du reflux, des pièces inestimables. De patients travaux de restauration ont déjà effacé la plupart des traces de la catastrophe et l'association United Sons of Confederate Veterans, qui veille sur le site, caresse de grands projets dont la construction d'une nouvelle Bibliothèque présidentielle. Il en va de l'honneur des gens du Sud, dont la mémoire reste vive et la sensibilité à fleur de peau. Dans le magasin de souvenirs, un T-

shirt arbore le drapeau des confédérés avec ce commentaire : "Si ce drapeau vous choque, vous avez grand besoin de réviser votre Histoire".

Atlanta, Géorgie, 30 juillet

Pas très loin du siège de CNN, qui délivre de l'information en boîte d'un bout à l'autre de la planète, Coca-Cola a installé depuis 2007 son nouveau musée, au nom éloquent : "The World of Coca-Cola". En fait de musée, c'est surtout un monument à la gloire des bouteilles et des cannettes qui ont forgé "la marque la plus connue au monde". Pris en main dès son entrée dans l'édifice par des hôtes et des hôtesse d'une pétulante jeunesse, conditionnée par des exposés et des films d'une subjectivité sans complexe, le visiteur est rapidement convaincu qu'il va moins découvrir "le monde de Coca-Cola" qu'apprendre que le monde appartient à Coca-Cola. On ne reste pas sur sa soif, mais le goût est amer.

Aéroport d'Atlanta, 31 juillet

Aéroport Hartsfield-Jackson d'Atlanta, à l'heure de quitter les Etats-Unis. Bien en vue sur le présentoir d'un kiosque à journaux, la couverture du magazine "Time". De loin, on croit voir une jolie jeune fille à la belle chevelure noire. De plus près, on découvre un visage horriblement mutilé dont le nez a disparu (on apprendra par la suite que les oreilles ont également été coupées). "What Happens if We Leave Afghanistan" ("Ce qui arrivera si nous quittons l'Afghanistan"), lit-on en titre, à côté de la terrible photo d'Aisha, 18 ans, qui avait fui l'an dernier un mariage arrangé et une belle-famille hostile dans la province afghane d'Uruzgan. Les talibans lui ont appliqué une justice expéditive qui puise autant dans les traditions tribales de ce pays moyennâgeux que dans une interprétation extrémiste de l'islam. Le directeur général du magazine, Richard Stengel, s'est expliqué longuement, dans un éditorial, sur les raisons de publier à la une cette photo choc et choquante de Jodi Bieber. Toutefois, plus que la photo, c'est le message, sensationnel et peut-être caricatural, qui véhiculent le titre et l'article, qui vont faire débat. L'hebdomadaire sera accusé de jouer la carte de l'émotion pour vendre la politique afghane du gouvernement Obama et justifier le maintien d'une présence militaire dans cette partie du monde. De quoi penser que les soldats américains n'ont sans doute pas fini d'écrire à leurs proches que "le nord-ouest des Etats-Unis est merveilleux, merveilleux, merveilleux..."